

Comprendre et réfuter, une analyse de l'idéologie progressiste

Partie 2: sexe biologique, genre social et société

Après avoir traité des questions de racisme et de discriminations dans la première partie, il sera ici question des questions de représentation de masculinité et féminité dans la société, de personnes transgenres, et de la manière dont la société réagit face à toutes ses questions.

Avertissements/ Rappels

* Ce dossier n'a pas pour but d'être neutre. Il n'a pas pour but non plus d'être conciliant et attentif à d'éventuelles souffrances découlant d'un usage de termes jugés oppressifs, tout simplement parce que je ne peux pas changer un mot français sur deux pour plaire au plus grand nombre. Cependant, j'ai veillé à ne pas être blessant gratuitement ou condescendant.

* Je ne suis pas du tout un spécialiste en la matière. Ma légitimité à en parler existe parce que c'est un sujet politico-social et qu'en tant que citoyen, j'ai aussi voix au chapitre sur des questions qui concernent le vivre-ensemble et les discriminations. Je ne suis pas ce que les milieux militants appelleront un concerné, mais certaines thématiques abordées ici ne me sont pas totalement inconnues.

* Si des propos tenus dans ce dossier paraissent violents, dites-vous bien que l'intention derrière est bien d'analyser un sujet politique et de le traiter avec le plus de franchise possible. Si la question de la violence psychologique sera abordée, je tiens à rappeler que je condamne toute violence physique qui n'est en général que l'expression d'une animalité intolérable en société humaine.

Faits culturels et présentation des enjeux

Il est indéniable que les thématiques autour du genre sont plus que présentes dans notre société occidentale, bien plus qu'il y a cinquante ans. Du moins, concernant les thématiques autour du genre telles qu'on les connaît aujourd'hui. En effet, la question centrale de ce dossier n'est pas tant de parler d'inclusivité et de transidentité mais plutôt de chercher à identifier quels rapports l'identité d'une individu peut-elle avoir avec la société. Les questions de féminisme n'ont pas attendu mai 68 pour émerger, pas même celles de langages moins «patriarcaux». A titre indicatif, la déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'Olympe de Gouges remonte à 1791 [1]. On pourra déjà noter que cette préoccupation émanait alors d'un milieu aristocratique, mais j'y reviendrais.

Concernant les identités de genre, il faut aussi noter que croyances religieuses et acceptation d'une transidentité sont une alliance fréquente à travers les cultures. Chez les scandinaves, le dieu Loki n'avait aucun mal à se changer en femme dans leur mythologie.

Dans l'Islam, il existe le terme de *Mukhannathun* [2]. Si l'on se fit aux textes, le *Mukhannath* «aime la tenue des femmes», «porte dans ses mouvements, dans son apparence et dans sa langue les caractéristiques d'une femme», «ressemble aux femmes dans sa douceur, sa parole, son apparence, son accent et sa pensée». Il y a certes controverse à ce sujet puisque ces descriptions ne sont pas assez équivoques pour être rapprochées de la description d'une femme transgenre; il est en effet possible d'y voir les caractéristiques fréquemment attribuées aux homosexuels qualifiés péjorativement de «folle».

Dans la culture indienne, et c'est probablement le point le plus marquant dans les cultures humaines, les hijras sont réputés appartenir à un troisième genre, et n'être ainsi ni des hommes, ni des femmes. On a ici affaire à des gens nés dans un corps d'homme et se considérant comme femme, soit la description la plus simple de ce qu'est la transidentité et ce qu'est une femme trans. Dans un article [3] paru sur le site theconversation.com, le professeur Mathieu Boisvert les décrit

comme des personnes qui, en tant que jeune garçon, s'identifiaient au genre féminin et préféraient la compagnie des filles et les activités qui leur sont socialement assignées. Les hijras sont amenés à quitter leur famille, à marquer une rupture avec leur vie d'avant dans une société indienne très traditionnelle et marquée par l'importance du mariage. Ils rejoignent alors la vie en communauté hijras et leur existence est pleinement dépendante de ce choix; les hijras sont ainsi nombreux à se prostituer pour subvenir à leurs besoins.

D'après Shashi Bushan, militant pour les droits des LGBT, les hijras ont «un corps d'homme mais une âme féminine» [4] Dans ce même article du média Slate (très actif sur les sujets progressistes), il est indiqué que «pendant leur enfance ou leur adolescence, ces garçons ou jeunes hommes [...] sont surpris par leur famille [...] à préférer la compagnie des femmes, à effectuer beaucoup de tâches ménagères, voir à se maquiller et être attiré sexuellement par les hommes». Ce qui semble être un ramassis de clichés sur des hommes féminisés est pourtant une réalité, dont la perception doit être faite au regard de la société indienne: très traditionnelle et patriarcale, il lui est inconcevable qu'un homme puisse ainsi agir comme devrait le faire une femme correspondant aux standards indiens.

La question du changement de genre ou d'une non-appartenance à une binarité homme-femme n'est donc pas propre à notre société capitaliste individualiste, mais se retrouve bel et bien dans bon nombre de culture dont les exemples les plus marquants ont été ici répertoriés. Que ce soit pour la culture musulmane ou indienne, on remarquera qu'il s'agit avant tout d'hommes biologiques avec un comportement traditionnellement attribué à la gente féminine, et ce, dans une société patriarcale où la femme est clairement identifiée par des interdits et des comportements sociétaux.

Dans les cultures occidentales, ces thématiques ont beaucoup été médiatisées depuis les années 2010. Avec l'importance qu'a prit le milieu LGBT, il est devenu de plus en plus difficile d'identifier clairement ce qu'était la trans-identité. Certaines mouvances «artistiques» (que je suis loin d'apprécier à titre personnel) mettent ainsi en avant la féminisation ostentatoire de personnes masculines nommées dragqueen, sans que ces derniers ne soient nécessairement des trans ou des gays. D'une autre part, les milieux LGBT sont souvent les plus tolérants et les plus prompts à défendre la neutralisation du caractère féminin de certaines actions, comme le fait de porter une jupe ou du maquillage, ou des choses beaucoup moins futiles comme le droit pour chacun, homme et femme confondus, d'exprimer ses émotions.

Ainsi, dans notre société actuelle caractérisée il est vrai par une binarité traditionnelle entre homme et femme, la question d'identifier ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, ce qu'est être humain et citoyen en 2020 est effectivement légitime.

Homme, femme, aucun des deux?

Bien qu'il n'existe aujourd'hui aucune preuve tangible du maintien d'une société patriarcale en occident, il est vrai qu'elle a existé autrefois. Tant que les technologies ne permettaient pas de s'affranchir des rôles prédéfinis par la sélection naturelle, le patriarcat trouvait sa justification dans la nécessité de beaucoup se reproduire (et donc de cantonner souvent la femme au rôle de génitrice) pour perpétuer l'espèce. Pendant la période antique, les différentes civilisations occidentales n'ont pas toutes abordées de la même manière le maintien du patriarcat. Certaines sociétés, pourtant très développées sur le plan philosophique, ont donné naissance à un patriarcat très misogyne, à l'instar des sociétés grecques qui considéraient toujours les femmes à partir de leur utérus. D'autres sociétés, plus païennes, présentaient certains aspects égalitaires comme dans les sociétés scandinaves où la femme devenait la chef de la maisonnée en l'absence du mari (et avait le droit de divorce).

Les questions politiques au fil des siècles permettent aussi de voir l'évolution des fondements de ce patriarcat, notamment avec la question du droit de vote. Sous l'ancien régime, le père de famille est la figure centrale. Dans une majorité des foyers français, la femme dépend de son mari pour la réflexion politique, quand le statut social le permet. La femme est encore considérée comme une

citoyenne passive, selon les théories de l'abbé Sieyès, bien que ce dernier laisse entendre [5] que ce n'est qu'un statut provisoire (prévoyant des évolutions sociales?): «*tous n'ont pas droit à prendre une part active dans la formation des pouvoirs publics: tous ne sont pas citoyens actifs. Les femmes, du moins dans l'état actuel, les enfans, les étrangers, ceux encore qui ne contribueroient en rien à soutenir l'établissement public, ne doivent point influencer sur la chose publique.*»

Les rôles traditionnels attribués à l'homme et la femme ne doivent donc rien à quelque chose d'arbitraire, du moins quand ils sont cantonnés au minimum. Émanation d'une société patriarcale, ils s'inscrivent dans une logique que l'on peut comprendre sans pour autant soutenir à l'époque. L'homme est longtemps perçu comme la figure du père de famille, protecteur, impassible et donc plus rationnel, face à la femme conditionnée pour enfanter, être plus émotive, et c'est à peu près tout.

Bon nombre de clichés encore perpétués aujourd'hui néanmoins n'ont pas cette origine logique, comme le montrent deux exemples parlants:

* il est souvent avancé que les garçons préfèrent le bleu et les filles le rose. Or, le rose a pendant longtemps été une couleur masculine, et le bleu une couleur féminine (notamment en raison de la représentation de la vierge Marie, drapée de bleu). Le rose a été introduit dans les milieux féminins en France par la marquise de Pompadour, alors qu'il était auparavant considéré comme proche du rouge, couleur de la guerre, et donc du masculin. Néanmoins, le vrai rose des clichés genrés est surtout apparu à la fin des Trente Glorieuses, les années 80.

* le maquillage est aussi de nos jours considéré comme spécifiquement féminin. Or, il est aussi de notoriété publique que les égyptiens se maquillaient les yeux, et que les nobles ont eu un usage excessif de cosmétiques sous l'ancien régime période 17/18ème siècle. Il semblerait donc que le maquillage comme exclusivement féminin soit aussi à rattacher à l'introduction de la femme dans le monde du consumérisme au cours du 20ème siècle.

Il existe bien entendu une pléthore de clichés autour des genres féminins et masculins. Je n'ai pas l'habitude de faire appel aux sciences sociales, mais quand je parle de genres ici, c'est bien au concept de genre social que je réfère. Je ne suis pas particulièrement partisan de l'usage de cette notion, mais cela peut avoir son utilité dans le cadre de cette analyse.

A partir de l'homme viril, dominant et rationnel, et de la femme féminine, douce et émotive, il est facile de comprendre qu'il n'y a pas une représentation de l'homme, et une représentation de la femme dans notre société. Si j'exclus pour l'instant le *pourquoi* de l'existence de ces clichés en se concentrant sur le *comment*, on constate que l'expression de cette binarité est encore visible de nos jours. Très simplement, on l'observe encore tout le long de l'année dans les rayons des magasins, plus précisément dans les rayons enfants. Le rose est utilisé encore très fréquemment pour des jouets connotés «féminins», même chez de grandes marques comme les allemand de Playmobil. Les petites voitures sont encore souvent considérées comme des jouets pour les garçons. Ces constatations sont faites en toute objectivité, et je ne parle même pas des sections filles dans les catalogues de jouets qui englobent des faux aspirateurs, fer à repasser et des fausses cuisinières.

Question du genre mis à part (j'entends par là exclue des considérations à venir), les revendications entourant les clichés «genrés» sont de mon point de vue souvent justifiées, du moins en ce qu'ils n'ont aucune légitimité à être perpétués. Par exemple, en février 2019, un jeune homme avait subi des réprimandes de la part de son lycée pour être venu maquillé (de manière «très marquée» selon ses dires [6]). S'en était suivi un petit scandale d'envergure toute relative, un peu comme toutes les affaires liées de près ou de loin aux mœurs dans un lycée. Pourtant, le maquillage chez les adolescents n'est pas une chose nouvelle, l'exemple des gothiques et des métalleux le prouve depuis les années 80. J'ignore si l'intensité du maquillage avait été reprochée de la même façon à des lycéennes, mais dans le cas contraire, il s'agit bien de la perpétuation de clichés pas très utiles, qui plus est envers des choses plutôt marginales. La petite polémique qui s'en était suivie, alimentée par

les réseaux sociaux et des médias comme Konbini, démontre néanmoins à quel point ce genre de cas est souvent une tempête dans un verre d'eau.

L'autre constat à faire sur ce sujet trouvera écho quelques pages plus loin: la persistance puérile de clichés sur la virilité ou la féminité est souvent récupérée à des fins politiques. Quand on apprend qu'une petite fille de cinq ans écrit au directeur de la marque Gap [7] pour que les gammes de vêtement ne soient plus genrées, afin qu'elle n'ait plus à devoir choisir sa garde-robe dans le rayon garçon, on est en droit de se questionner de l'implication des parents dans cette médiatisation.

A l'issue de ces débats, qui au regard de problématiques actuelles tant économiques que climatiques sont plutôt mineurs (je ne suis pas là pour débattre de hiérarchisation des luttes), une question émerge: qu'est ce qu'être un homme, être une femme aujourd'hui? Il y a d'un côté une réalité ancrée, biologique, et d'un autre côté une réalité sociale, alimentée par les clichés et les déconstructions actuelles sur le sujet. Pour traiter la question du genre, les rappels des paragraphes précédents m'ont donc semblé nécessaires.

Biologie et société

Le rapide état des lieux sur la façon dont la société actuelle interprète ce qu'est être un homme ou être une femme nous montre que les clichés persistent et que toutes les générations ont plus ou moins grandi dans ces rapports à l'identité. Dans les environnements où la pression sociale est très importante comme les écoles, collèges et lycées, ces préjugés peuvent parfois devenir des normes intégrées par les élèves les plus sensibles au conformisme. L'industrie de la publicité, à l'influence très importante sur de jeunes esprits, maintient souvent une partie de ces clichés (les publicités pour cosmétiques) ou à l'inverse surfe sur la vague déconstructiviste et capitalise sur l'engagement progressiste de la jeunesse.

C'est au sein de cette société que deviennent de plus en plus visible aujourd'hui des personnes transgenres, nées homme mais se déclarant femme et inversement. Cela peut autant concerner une femme de 30 ans qu'un garçon de 9 ans [8]. Enfin, il convient aussi de ne pas oublier les personnes qui ne se reconnaissent ni dans l'un, ni dans l'autre. Il est alors souvent question de curseur positionné sur un spectre féminin-masculin, comme chez une personne suivie dans un reportage de Zone interdite passé sur M6 [9]. La question des genres a fait l'objet de nombreuses définitions, et je vais me baser notamment sur celles présentées sur la chaîne YouTube H Paradoxae, fournie en la matière. Dans une série de vidéos datant d'il y a quatre ans [10], une diversité de genres est ainsi introduite. Le genre y est lui-même défini comme une «perception, un sentiment intime propre». L'expérience du genre serait «impossible à décrire» mais il est possible de la caractériser. On y apprend aussi que certains sont «xénogenres», décrivant ainsi leur expérience de genre à partir de «sentiments, d'espace ou de nature». Cette notion de genre donne parfois lieu à une dysphorie de genre, sur laquelle je reviendrais à la fin, mais ne constitue pas l'unique expérience de la transidentité.

Parallèlement aux genres, les être humains sont aussi identifiables par leur sexe biologique. Une répartition de chromosomes, d'hormones et de caractéristiques sexuées font de nous à la naissance ce que nous avons qualifié d'homme ou de femme. Étymologiquement, le terme *homme* pourrait émaner de l'indo-européen et se rattacherait à l'idée de la terre (Sorti de terre, etc), là où le terme *femme* provient de *femina*, la femelle. Ces notions ont donc tout à voir avec les rapports biologiques au sein de l'humanité, notamment l'acte de procréation.

Relayée entre autre dans la série de vidéos citées précédemment, une opinion voudrait que l'existence d'exceptions quant aux chromosomes ou aux capacités de reproduction invalide la thèse d'une différenciation. On peut notamment penser aux intersexes, véritable problématique médicale sur laquelle je suis bien incapable de me prononcer, ou encore aux personnes stériles.

Alistair de la chaîne H paradoxae revient essentiellement dessus dans l'épisode 6 de sa série de vidéo [11]. Le fait de qualifier les cas d'intersexualité d'anomalie (concernant entre 1,7% et 4% de

la population) serait erroné, et l'idée de la complémentarité homme-femme, et donc sa binarité, une hypothèse non-valide.

Pour rappel, l'intersexualité désigne une situation où des caractéristiques biologiques que l'on retrouve chez un homme ou une femme (organes génitaux, etc) se retrouvent chez une personne ne devant pas les avoir au départ, le restant de ses caractéristiques correspondant à l'autre sexe. Le syndrome de Klinefelter, qui se manifeste au niveau des chromosomes, est un exemple relativement connu et permet de mieux cerner la question. Pour Alistair, cela invaliderait donc la différenciation homme-femme, puisqu'il existe des situations où dès la naissance, il n'est pas possible de la déterminer.

Ce raisonnement me pose cependant problème. L'existence d'une exception minoritaire ne peut pas servir à disqualifier une répartition quelconque en plusieurs catégories. L'idée même d'exception implique l'existence à la base de catégories pleinement définies et existantes. Si l'on dit que la bande-dessinée est divisée en comics américains, mangas japonais et bande-dessinée franco-belge, l'existence d'un style plus minoritaire ne va pas remettre en question l'hégémonie de ces trois types. Au vu des chiffres, les situations d'intersexualité sont des exceptions. Si l'on intègre le fait qu'une espèce animale (ce qu'est l'homme au départ) a pour but génétiquement programmé de se reproduire (c'est bien l'espèce humaine et pas chaque individu qui est concerné), il est de même pertinent de parler d'anomalie quand dès la naissance, la capacité à produire un ovule ou des spermatozoïdes n'est pas clairement établie.

Attention cependant, c'est bien la situation qui est une anomalie, et il convient donc de rappeler que celui qui en fait l'objet est aussi un être humain. Ce n'est pas parce que les mots semblent excluant, tels qu'*exception* ou *anomalie*, qu'il faut y voir une volonté d'exclure quand elle est rappelée. Si je dis que les roux (dont le pourcentage est lui aussi faible) sont une minorité capillaire, c'est un constat objectif et qui n'a pas d'autres buts.

Sur la question de la complémentarité, j'ai donc déjà abordé partiellement le sujet. L'hypothèse d'une binarité homme-femme, et de leur complémentarité biologique, serait invalide car il y a des orientations sexuelles non-hétéros, et tout le monde n'a pas pour but dans la vie de se reproduire. Là encore, je conteste cet argument. Tout d'abord, le fait d'être non-hétéro n'implique pas d'infertilité. Une personne homosexuelle pourra se reproduire. Ensuite, ce n'est pas un but unanimement partagé car le développement de notre civilisation le permet. Les renards par exemple sont programmés pour se reproduire. Le nombre de petits qui proviennent de cette reproduction dépend de la taille du territoire, si bien qu'une chasse au renard ne peut conduire qu'à des naissances encore plus productives. On constate donc dans cet exemple du règne animal que la reproduction a bien pour but le maintien de l'espèce, et ne résulte pas d'une volonté suffisante pour s'affranchir de ce besoin. En tant qu'être humain, nous avons cette possibilité, mais cela ne veut pas dire qu'à l'origine, nous ne sommes pas programmés pour perpétuer l'espèce, et donc nous reproduire. La reproduction humaine passant par la rencontre entre un ovule et un spermatozoïde, il est pertinent d'opérer une distinction entre chaque producteur.

Dans notre société actuelle, il existe une démagogie qui consiste à considérer que la différenciation n'a pas sa place. Dans le reportage sur la non-binarité, les caméras se sont ainsi attardées en Suède [9]. Dans l'école présentée, les termes «fille» et «garçon» sont proscrits. L'instituteur, donnant une leçon de biologie, présente un squelette humain et affirme qu'il est impossible de déterminer si c'est un homme ou une femme. C'est là que l'idéologie devient trop envahissante et détrône la biologie. Cette affirmation est parfaitement fautive, puisque les os du bassin sont notamment réputés pour permettre l'analyse médico-légale et déterminer le sexe d'une victime.

Pour un autre, en France, avocat de son état, la question du genre (comprendre homme ou femme) serait obsolète quant à leur inscription sur la carte d'identité. L'exemple de la médecine médico-légale prouve que non.

Ainsi, il existe une réalité biologique dans les gènes de l'espèce humaine. Pourtant, celle-ci ne fait pas l'unanimité et semble de prime abord s'opposer à l'existence d'une multitude de genre, dont la question de l'assignation à la naissance montre le lien réel avec cette vision biologiste.

Pourquoi la question du genre pose-t-elle donc problème?

L'idée que la question du genre puisse provoquer des débats, des problématiques d'ordre sociétale, semblera absurde pour les gens concernés. Après tout, c'est leur ressenti, le votre peut-être, ça ne concerne qu'eux, ils sont libres, etc. Mais il ne faut pas se voiler la face, la question du genre soulève les passions dans tous les camps.

§1. problématique administrative

La première problématique est d'ordre administrative. La France a instauré des cartes d'identité où est mentionné le sexe de l'individu, homme ou femme. Dès lors, difficile pour les transgenres et non-binaires d'accepter une situation qui ne leur correspondrait pas.

Dans le même ordre d'idée, la question du prénom est aussi très importante. En France, il n'est pas possible de changer de prénom n'importe comment. Certains prénoms par exemple ne doivent pas être préjudiciables à l'enfant [12]. Dans le milieu transgenre, il est d'usage fréquent de changer de prénom au moment de changer officiellement de genre, et ce, parfois très tôt. L'officier d'Etat-civil n'est cependant pas toujours tenu d'accepter ce choix [13]. Le prénom précédent est alors nommé «morinom» (deadname) et il n'est plus question d'en faire usage. L'exemple le plus parlant reste sans doute celui d'Eliott Page, anciennement Ellen Page. Ma phrase précédente permet de plus de passer au problème suivant, le rapport des personnes transgenres à l'appellation. En effet, mentionner un morinom, terme auquel je pense préférer nom de naissance pour éviter ce néologisme, est fréquemment, voir toujours perçu comme insultant, à la limite du «mégenrage», c'est à dire nier le genre à travers lequel la personne se reconnaît. C'est aussi dans cette notion globale que l'on peut ajouter la question des pronoms (il, elle, ou néologismes bien connus). Je me suis bien plus attardé sur la question de l'écriture inclusive dans la première partie de mon dossier, à laquelle je renvoie donc.

§2. problématique intégrative

Après ce premier thème de problématique, que l'on peut désigner par une problématique administrative, s'ajoute une problématique intégrative, autrement dit, la manière dont l'intégration des transgenres en tant que transgenres dans certains domaines de la société soulèvent des questionnements.

Le premier domaine, c'est bien évidemment celui du scolaire. Au-delà des simples questions de pronom et de prénoms, d'autres paramètres sont à prendre en compte: les toilettes sont en général séparées en toilettes pour fille et toilettes pour garçon. Dans le reportage de la chaîne M6 [9], le jeune suédois (je le désigne au masculin puisqu'en français, le masculin fait aussi office de neutre) qui est suivi par les journalistes obtient le droit d'avoir des toilettes réservées aux non-binaires. Mais si à l'échelle d'une école, si tentée qu'elle ait les moyens, il est possible de faire cette action, ça l'est beaucoup moins dans les lieux publics, où la contrainte spatiale vient parfois se rajouter aux contraintes financières. Il existerait, à vrai dire, une solution quant à cette problématique si elle venait toucher au domaine public (et j'en parlerais à la fin du dossier). Mais pour le domaine purement scolaire, c'est bien plus complexe.

Ensuite, dans cette lignée, se présente le cas particulier des voyages scolaires: un enfant qui se dit non-binaire doit-il dormir dans un dortoir pour garçons ou un dortoir pour filles? Une personne de sexe masculin mais qui se dit de genre féminin peut-il dormir avec les filles? Et d'une manière plus générale, que fait-on avec les vestiaires? Après tout, même chez les adultes, cette question suscite la controverse. On peut citer la sportive Hannah Mouncey, née Callum Mouncey, membre de l'équipe

de Handball australienne. Son corps masculin aurait en effet provoqué la gêne chez ses coéquipières au moment de se changer et se doucher [14].

Cela nous mène donc à la question sportive, où les exemples sont légions. En général, des athlètes anciennement masculins et désormais féminins concourent dans la catégorie de leur genre actuel. Cela provoque des résultats impressionnants: Andraya Yearwood gagne, à 15 ans, la médaille or de son université sur le 100m et 200m avec un temps peu valorisant s'il avait été enregistré chez les hommes. On peut citer ce cas de figure en haltérophilie, en cyclisme [15], ou encore en boxe. Les athlètes féminines de sexe féminin sont loin d'être unanimes et heureuses de l'arrivée de ces sportives à la physionomie différente. La domination physique est indéniable, là où les personnes concernées estiment qu'elles ne devraient pas être refusées dans l'équipe féminine à cause de leur «différence»

§3. problématique biologique

La troisième problématique, ensuite, est d'ordre biologique et sexuelle. Comme j'ai pu le montrer avant, les différences entre personnes de sexe masculin et féminin existent. Que se passe-t-il alors si pour chacun de ces deux sexes, pouvaient se trouver une multitude de genres?

Tout d'abord, les personnes de sexe féminin mais se percevant de genre masculin sont aussi amenées à avoir leurs règles. D'un point de vue purement biologique, question du genre mise à part donc, le mécanisme de menstruation a pour point commun l'existence d'un corps féminin, soit doté d'un utérus. Mais l'énoncé de ce simple fait peut susciter des débats, voir donner naissance à la polémique JK Rowling au sujet des trans [16]. Cette question se pose alors aussi pour la grossesse: un homme peut-il être enceinte (enceint pour le coup)?

L'autre aspect de cette thématique liée au corps touche à la question de la sexualité. Plusieurs termes existent pour désigner les différentes orientations sexuelles. Ces orientations dépendent du sexe biologique de la personne, et sont donc indépendantes de la notion de genre. Un homme hétéro sera sexuellement attiré par une femme, un homme gay par un homme, un homme bisexuel par les deux, et on peut aussi mentionner les pansexuels qui ressentent des attirances indifféremment selon le sexe de la personne. Mais que faire, en tant qu'homme hétéro, face à une femme transgenre, soit de sexe masculin mais se présentant comme femme? Pour une partie des milieux LGBT, le fait de refuser pour un homme hétéro une relation avec une femme transgenre sera transphobe, et pareil pour la femme hétéro vis à vis des hommes transgenres. Si l'on va plus loin d'ailleurs, cette transphobie éventuelle se manifesterait aussi quand une lesbienne refuse une relation avec une femme transgenre et ainsi de suite. La question vis à vis des lesbiennes est encore plus marquée, puisque ce milieu, très imprégné par le féminisme, a souvent vu naître des militantes critiques sur la question du genre, estimant que c'était une invisibilisation de la cause des femmes. Elles sont alors désignées péjorativement sous la dénomination TERF (Trans-exclusionary radical feminist), à laquelle JK Rowling n'a pas échappé.

Ces trois problématiques résumées ici expliquent notamment pourquoi je fais ce texte, et pourquoi la question du genre ne fait pas l'unanimité. Il reste une dernière problématique, mais elle est un peu particulière. Il s'agit-là de la problématique exclusive. Elle occupe une place à part, car elle impliquera nécessairement un acteur extérieur. En effet, si les trois premières problématiques émanent des différences comportementales provoquées par la question du genre, la dernière se manifeste à travers un rejet violent de la transidentité par autrui. Si vous m'avez lu jusqu'ici, vous comprendrez que par rejet violent, je n'entends pas désigner le mégenrage ou les critiques liées aux problématiques précédentes, mais bien des expulsions de foyers familiaux, de la violence physique, des insultes. Ces problèmes ne relèvent plus de la réflexion politico-philosophique que j'essaie de développer, mais de comportements individuels bestiaux, ou tout du moins violents. Dans le règne animal, le rejet de sa progéniture a souvent pour trait la différence que la mère ne peut expliquer. Une odeur humaine que son faon n'est pas censé avoir, une difformité qui l'empêcherait de perpétuer l'espèce convenablement. Avoir un tel comportement, comme celui de ne plus reconnaître

son fils en raison de l'affirmation d'un quelconque genre, se situe au même niveau, à la différence que nous, humains, avons les dialogues les plus riches en argumentation et un niveau de pensée plus complexe que l'animal.

Le genre et la confrontation à ses alternatives théoriques

A ce stade de mon raisonnement, j'ai donc un exposé global de ce que j'appellerais la question du genre.

* dans les cultures autres qu'occidentales, la notion de transgenre ou ce qui s'en rapproche désigne en général des hommes adoptant un comportement perçu comme féminin.

* Le fait d'être transgenre ne dépend pas de caractéristiques biologiques, mais d'un fort ressenti, d'une manière de se percevoir, qui passe par l'identification à un genre précis (ou imprécis).

* un enfant est considéré comme pouvant être capable de déterminer à quel genre il appartient.

* Ces revendications autour du genre en occident ont émergé au courant d'une époque où le patriarcat a perdu de l'importance, mais où les différences genrées sont encore bien visibles.

* le coming-out trans implique une rupture avec certains aspects de sa vie passée, comme son prénom et son sexe de naissance.

A la vue de ces constats, je me suis donc demandé si d'autres approches que l'approche actuelle du genre pouvaient être envisagées. Cela implique donc d'adopter des points de vue subjectifs qui remettent en cause ce qui est dit de nos jours sur le sujet, et qui peuvent apparaître comme radicaux. Je ne peux donc que renvoyer aux avertissements du début pour les paragraphes à venir.

§1. Approche religieuse

Le ressenti qui caractérise l'existence d'un genre qui lui soit propre confine selon moi à une croyance intime, qu'aucun ne pourrait expliquer. En effet, la personne va passer par la métaphore pour décrire son genre : dans la série de vidéo d'Alistair [10], il est ainsi question d'exemples particuliers, ceux où la personne s'identifie à un animal. «*Les caractéristiques proches du chien sont les plus proches de la perception*» de son genre, peut-on ainsi entendre. Cette manière de passer par la métaphore pour qualifier le genre n'est pas sans rappeler le rapport qu'entretiennent les gens très pieux avec le divin, souvent incapables d'expliquer nommément une telle foi. De même, dans le judaïsme, Dieu sera désigné par les lettres YHWH et jamais nommé (parallèle peut être un peu trop poussé, certes).

De plus, l'exclusion dont sont victimes les personnes trans chez certaines familles peu tolérantes rappelle beaucoup les enfants de croyants reniés par leurs parents car athées ou sensibles à une autre religion.

Comme pour la question religieuse, il faut attendre une époque moins stricte et moins catégorique (ou croyant, ou impie) pour que l'affirmation d'un genre non-orthodoxe se répande, un peu comme l'augmentation de l'athéisme dans des sociétés plus ouvertes.

De plus, rejetés par leurs familles ou par la société, c'est selon, les personnes trans vont souvent s'apparenter à une communauté trans, bien plus fréquemment que les homosexuel(le)s. Le cas des Hijras en Inde est ici frappant. Cela rappelle alors les premiers chrétiens sous l'empire romain, mais aussi toute autre communauté religieuse dite minoritaire.

Enfin, l'abandon des racines familiales à travers l'affirmation d'un genre différent du sexe de l'être qui a été enfanté par les parents coïncide souvent avec l'usage d'un nouveau prénom. On peut alors songer à la religion musulmane, où les convertis prennent un nom musulman correspondant à leur foi, là où ils étaient en général porteurs d'un prénom chrétien.

§2. Approche contestataire

Dans les milieux féministes, il est parfois question d'un lesbianisme politique, c'est à dire le fait d'exprimer sa radicalité féministe en ayant des relations exclusivement avec des femmes. De même, certain(e)s prétendent que l'orientation sexuelle n'est pas biologiquement ancrée en nous, mais qu'elle est amenée à évoluer. Ne pourrait-on pas imaginer que le genre réponde à une logique similaire?

En effet, il est indéniable que beaucoup de choses soient genrées, notamment des réminiscences de la société de consommation pré-21ème siècle. Au Japon, deux genres majoritaires dans les animés, diffusés chez nous dans les années 90, sont le shojo, visant un public féminin, et le shonen, visant un public masculin. Dans les publicités pour jouets, les filles sont en permanence associées à la maternité, la ville citadine, tandis que les garçons sont réputés aimer les voitures et la guerre.

Il y a donc là deux cases normées, bien distinctes, présentant l'incarnation de la masculinité et l'incarnation de la féminité. Cette représentation, de nos jours progressivement «archaïsée», était notable au sein de l'éducation nationale d'après-guerre, où les jeunes filles avaient des cours de couture et de cuisine et les jeunes hommes des cours de mécanique.

Face à ces modèles, fortement ancrés dans les consciences de nos sociétés actuelles, comment peut réagir un garçon attiré par l'univers visuel des princesses par exemple? Comment peut réagir une fille attirée par la mécanique et les langages moins châtiés, réservés artificiellement à la gente masculine? Souvent, rien de bien notable n'émanera de cette non-correspondance à la norme.

Mais on peut envisager que, ne se reconnaissant pas dans la norme strictement masculine et la norme strictement féminine, des personnes se trouvent d'autres normes que celles qui sont attendues d'eux par la société des apparences. L'appartenance à un genre différent de celui que cette société attend pourrait alors être un moyen de dire: *je ne me reconnais pas dans vos normes hétéronormées, je correspond à autre chose*. La description d'un spectre du genre très diversifié serait donc un moyen de faire comprendre la pluralité des personnalités qui peuvent exister (une infinité en fait).

De nos jours, la notion de garçon manqué n'est plus populaire. Cette manière de désigner une fille qui n'épouse pas le cliché éculé de la princesse fan de rose, de licorne et de maternité est passée à la trappe. L'équivalent anglais, «tomboy», est d'ailleurs très ancien (16ème siècle). Le personnage de littérature le plus garçon manqué possible, Claude du Club des cinq, passe aujourd'hui pour un personnage trans [17] parce qu'elle est plus dégourdie que les garçons de son âge, qu'elle n'aime pas les jeux «de fille» et qu'elle exige qu'on l'appelle Claude et non pas Claudine. Ainsi, une figure aux antipodes des canons de l'époque devient aujourd'hui un homme transgenre, car le fait d'être un garçon d'un point de vue de la société lui correspondait plus dans l'œuvre originale. Certes, un tel personnage écrit aujourd'hui serait assurément trans, car la vision que l'on a d'une telle identité passe par la question du genre. Mais n'a-t-il pas été écrit à l'époque comme une fille rebelle, peu intéressée par l'aspect «nunuche» de la vie qui lui était promise si elle se comportait «comme une fille»? Il pourrait bien y avoir un côté contestataire dans le concept de transidentité, une construction de nouvelles normes en opposition aux anciennes.

§3. approche «alter-dépendante»

Enfin, et c'est là où ça peut paraître vexant pour les personnes concernées, la question du genre pourrait aussi être perçue comme l'intellectualisation de simples exigences personnelles qui peuvent aller du désir profond pour le plus sain aux caprices pour les moins légitimes. Dans la mesure où l'identité de genre est réputée se manifester tôt chez les enfants, ce désir profond ou ce caprice peuvent par ailleurs ne pas émaner de la personne concernée, mais d'un parent.

Pendant la période de l'enfance, l'imagination de l'enfant se développe. On s'imagine être un aventurier, un espion, un roi, une princesse, ...Le monde réel n'a pas d'emprise sur cela. Mais quand on grandit, la société attend de nous que nous abandonnions une part de cette imaginaire pour

pouvoir vivre en son sein. Cette part est parfois trop importante, au point où le sérieux qui est attendu se transforme en triste morgue. Toujours est-il qu'à quinze ans, tu n'es pas l'agent secret que tu pensais être à huit ans, et aucun adulte n'ira reconnaître en toi un agent secret.

Parallèlement à cela, il arrive que des parents souhaitent que leur enfant à naître soit un garçon, ou une fille, et que la réalité ne leur donne pas pleine satisfaction. Il est alors possible que ce désir devienne étouffant et finisse par influencer la construction identitaire de l'enfant. Nombreux sont les cas de parents qui influencent malgré eux leurs enfants à être ceci ou cela, super sportif parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de l'être, très lettrés parce qu'ils n'ont pas fait d'études, etc.

Tous les cas de transidentité ne peuvent être expliqués par un comportement parental (la preuve en est avec les désaccords très marqués chez certaines familles). De même, tous ces cas ne vont pas automatiquement relever d'un rêve d'enfant que l'on prolonge adulte. Si certains garçons aiment se «déguiser en fille» et inversement, cela ne sera pas un marqueur indispensable pour la transidentité.

L'approche alter-dépendante ne consiste donc pas à considérer tous les cas de transidentité comme l'expression d'un caprice. Il s'agit plutôt d'envisager la transidentité comme une construction sociale de longue date, qui a besoin pour se perpétuer de l'accord d'autrui. Cela expliquerait ainsi pourquoi certaines non-satisfactions d'exigences peut être extrêmement mal perçue. Quand un homme trans demande qu'on l'appelle «il» et par son prénom masculin, l'impact psychologique qui découle du refus qu'on lui oppose est très important. Pourtant, le fait de l'appeler «elle» parce que son physique est féminin, ce qui est une règle usuelle dans la majorité des langages, ne veut pas dire que l'on ressent de la haine envers cette personne. Il n'est pas question ici de lui nier par exemple le droit de vivre, ni de lui nier le droit de faire les activités qu'elle aime. Mais cela implique de ne pas reconnaître son désir d'être perçu comme un homme, ce qu'elle est à travers son genre.

Envisager la question du genre sous celle du caprice, de l'exigence vis à vis d'autrui est une autre manière d'interpréter un sentiment personnel fondé sur des caractéristiques et impressions qui nous correspondent. Après tout, il n'est pas rare de se comparer à un animal ou à un personnage de littérature car la manière de penser, l'état d'esprit, se rapproche de l'entité comparée. A titre personnel, étant relativement casanier, curieux et amateur de vie tranquille, je me suis souvent reconnu à travers la figure du Hobbit de JRR Tolkien. Mais pour autant, il ne m'est jamais venu à l'idée que mon genre pouvait être hobbit, de la même manière que d'autres décrivaient leur genre comme étant «dragon» ou «elfe» [18].

Le lien qui est fait avec le monde de l'enfance, au début de ce paragraphe, s'explique donc par cette dépendance à la validation des autres. Qui, enfant, n'a jamais souhaité que ses parents ne confirment que leur fils est bien un prince ou un super-héros?

Cette perception de la question du genre résonne particulièrement avec d'autres cas d'exigences envers autrui. En effet, si l'on part du postulat que l'on est capable, dès huit ans, de s'identifier à un genre et de ne pas se reconnaître dans la qualification biologique et administrative qui est faite de son corps, pourquoi d'autres caractéristiques seraient-elles immuables et non pas assignées à la naissance?

Le philosophe Jean-Claude Michéa a ainsi développé [19] un raisonnement par l'absurde autour de cette question, et l'extension des principes liés à la transidentité (admission par les autres de cette identité, prise en compte par l'administration, etc) à d'autres questions apparaît rapidement comme dérangement:

«Au nom de quoi, en effet, irait-on par exemple [...] refuser aux enfants le droit de [...] choisir de nouveaux parents à partir de leur douzième année [...] Ou encore le droit [...] pour une Américaine blanche qu'elle est réellement une Noire (le cas s'est présenté cette année, aux États-Unis, avec l'affaire Rachel Dolezal [20]) ou pour une anorexique qu'elle est réellement obèse ?»

Toujours sarcastique, le philosophe s'est aussi interrogé sur la question de l'âge:

«Il n'est pas sûr, en revanche [...] que nos valeureux stakhanovistes de la déconstruction aient réellement pris conscience de l'enfer quotidiennement vécu par ces hommes que notre société raciste, chrétienne et patriarcale s'obstine encore à enfermer dans la catégorie de « seniors », alors même qu'aucun d'entre eux ne se reconnaît dans cette construction sociale arbitraire et que certains vont jusqu'à éprouver, au plus profond d'eux-mêmes, le sentiment enivrant d'avoir toujours vingt ans»

Le fait de se considérer comme de tel genre pourrait-il alors être une construction sociale entièrement dépendante des autres membres de la société dans laquelle on vit, une construction sociale qui doit pouvoir s'épanouir à travers sa reconnaissance unanime? C'est du moins une approche déjà plus fidèle de celle qui est admise aujourd'hui. Cependant, l'approche alter-dépendante implique de considérer cette construction sociale comme fondée sur la base d'une volonté (parfois inconsciente) et donc capable d'être déconstruite partiellement.

Le genre, nouveau moyen d'expression de son identité

En réalité, ces trois approches abordées précédemment ont façonné la manière dont je perçois le genre à titre personnel.

La manière dont le genre est ressenti, dont il est important pour les personnes concernées, laisse en effet penser à une croyance, qu'il n'est pas possible de mesurer concrètement. Mais avoir une croyance n'est pas une mauvaise chose. Il s'agit d'une manière de percevoir le monde, et il ne pourrait en découler de la haine ou de la violence. Néanmoins, comme pour la foi, ce sentiment peut influencer sa manière de voir les choses, et donc sa psychologie.

La manière dont la transidentité s'inscrit dans la société montre aussi le rapport conflictuel qu'il entretient avec les normes genrées. Les conceptions les plus poussées dans d'autres sociétés montrent en effet que le «troisième genre» indien s'est construit par la négative vis à vis des normes patriarcales. Se sentir homme ou se sentir femme aujourd'hui en donne souvent l'impression, les caractéristiques les plus fréquentes chez les hommes et femmes transgenres demeurant le rejet des loisirs attribués à leur genre présumé à la naissance et l'adoption d'une apparence conforme au nouveau genre tel qu'elle est exprimée chez les hommes ou femmes de naissance. Le fait d'avoir une identité de genre non orthodoxe me semble peu indépendant de nos normes sociétales.

Enfin, la manière dont les personnes transgenres expriment leur genre vis à vis d'autrui laisse aussi penser l'importance qu'ont les autres individus dans l'existence du genre de chacun. Le bien-être psychologique ne peut être atteint que si le genre est validé et reconnu par les autres, et si les exigences qui sont posées par la personne concernée sont respectées. La société entière participe donc à la construction du genre, en intégrant ou non les grilles de lecture avec lesquelles vit la personne transgenre.

En 2011, la psychanalyste Colette Chiland écrivait dans son livre «changer de sexe» [21]: *«quand on voit de jeunes enfants avec leurs parents, on assiste en direct à leurs interactions; quand on parvient à changer ces interactions, on voit souvent l'enfant accepter son sexe d'origine; le refus du sexe d'origine est lié à la construction par l'enfant de la conviction qu'il serait mieux apprécié, mieux aimé, s'il appartenait à l'autre sexe».*

Cette observation de la psychanalyste lui appartient, et il est possible de ne pas être d'accord avec. Mais ici aussi, on peut observer l'idée selon laquelle cette construction dépend du rapport aux autres.

En fin de compte, le genre pourrait bien n'être rien d'autre qu'un nouveau terme pour désigner sa personnalité. En effet, si on enlève à une personne transgenre toutes les interactions qu'elle connaît entre son genre et toutes les facettes de sa personnalité, que va-t-il rester? Le genre influence tout, du rapport à l'art à la conception qu'on peut avoir des rapports sexuels. Pourquoi ne pas admettre que le genre puisse simplement être une manière de désigner son identité propre, sa personnalité. Une fille transgenre, soit une fille «née» dans un corps de garçon, ne cherche-t-elle pas simplement

une manière de dire que les loisirs habituellement considérés comme des loisirs de garçons ne l'intéresse pas? Dans le reportage de Capital [9], Mika, l'enfant suédois, finit par se faire une coupe de cheveux long sur un côté et court sur l'autre. Pour moi, cela illustre clairement un positionnement sur le spectre du genre comme une manière de se positionner vis à vis des stéréotypes et clichés correspondant aux deux sexes biologiques.

Comprendre le genre comme une manière de décrire sa personnalité, c'est aussi comprendre la pertinence de certaines des analogies de Jean Claude Michea:

«il devrait pourtant aller de soi que l'idée selon laquelle chacun n'a que « l'âge de ses artères » n'est pas moins stigmatisante [...] que celle qui voudrait que notre « genre » ait quelque chose à voir avec nos propriétés anatomiques et biologiques. On comprend dès lors assez mal ce qui peut encore retenir [...] un Éric Fassin ou un Edouard Louis [...] d'enfourcher un nouveau cheval de bataille médiatique, en exhortant cette fois-ci leurs contemporains [...] à reconnaître – à côté des droits naturels, inaliénables et imprescriptibles de choisir son sexe et sa couleur de peau – celui, pour tout individu, de décider en son âme et conscience de la date de naissance qui convient le mieux à son ressenti personnel et qui devrait donc pouvoir figurer officiellement sur tous ses documents d'état civil. Droit qui pourrait même, éventuellement, se voir élargi au lieu de naissance, puisqu'on peut très bien, par exemple, avoir honte d'être né à Paris et se sentir, avant tout, breton, alsacien, basque, corse ou catalan»

A travers ce texte, l'auteur montre clairement que le ressenti ne se limite pas à la question du genre. Dès lors, il se pourrait que ce ne soit là quelque chose qui relève de la vie privée et que l'on peut amener occasionnellement sur la vie publique, comme n'importe quelle pensée qui nous constitue. En effet, intégrer l'idée que le genre soit une matérialisation théorique de sa personnalité, et donc nécessairement construite au contact d'autrui (l'être humain étant un animal social, sa personnalité se forgera nécessairement au contact des autres), permet d'appréhender le rapport du genre à la société sous un regard neuf. Ce regard peut paraître transphobe si la lecture de ce dossier devait débiter au paragraphe suivant. Mais j'ose espérer que le raisonnement tenu jusqu'à maintenant suffit pour donner tort à cette suspicion.

Le genre et la société, solutions et explications pour des rapports pacifiés

Après un état des lieux et un exposé des différents problèmes et interprétations, il me semble pertinent d'envisager des solutions cohérentes vis à vis des constats qui ont été faits.

§1. L'acceptation du genre comme l'expression de la personnalité, indépendante du corps

Il y a, dans l'expression de l'identité de genre, un besoin de se sentir libre dans la vie de tous les jours. Libre de se vêtir indépendamment des clichés, libre d'exprimer sa personnalité, libre de ne pas se conformer à des attentes sociétales ineptes au 21ème siècle. Mais ce besoin est confronté aux réalités biologiques des corps féminins et masculins. Au lieu de se déclarer en décalage complet vis à vis de son corps afin de pouvoir exprimer une personnalité qui soit la bonne, pourquoi ne pas plutôt intégrer l'idée que le corps n'est qu'une machine organique et que sa personnalité propre ne lui est pas dépendante (du moins, intégralement dépendante)?

C'est cette réflexion qui me mène à un premier constat: en France, la question du genre n'est traitée que depuis récemment, alors que l'usage de pronoms est loin d'être une nouveauté. On peut légitimement en déduire que les pronoms se fondaient sur une réalité où le genre n'existait pas en tant que concept. Ils ne peuvent donc viser que le sexe biologique. Dès lors, désigner quelqu'un par un pronom fidèle à son sexe biologique n'est pas une marque de mépris, ou d'intolérance au regard d'une personnalité non conforme aux normes genrées qu'une part de la société attendrait d'elle. C'est juste un moyen d'intégrer cette personne dans son langage en se basant sur quelque chose de simple, qui existera indépendamment d'une personnalité potentiellement changeante et vouée à ne plus être exprimée à la mort de l'enveloppe corporelle.

Cette question du pronom relève beaucoup de l'observation objective des faits. Je ne vois pas comment on pourrait prétendre que le pronom vise le genre et non le sexe. De ce fait, lorsqu'une personne émet le souhait d'être «pronommée» selon une considération personnelle (le genre), il s'agit là d'une exigence que l'on devrait être libre de décliner.

On retrouve ces considérations vis à vis du prénom. Souvent, le prénom change lors de l'affirmation du genre différent de celui «assigné à la naissance». Le concept d'assignation à la naissance reste pertinent, puisqu'on peut en effet imaginer que naître dans un corps masculin ou féminin PEUT faire naître des attentes chez les parents, et plus tard, chez des individus de la société dans laquelle le nouveau-né vivra. Mais concrètement, le choix de donner un prénom masculin ou féminin ne se fonde pas sur ces potentielles attentes, mais bien sur le sexe biologique. Il y a dans cette volonté de changer de prénom une symbolique plutôt déconstructiviste: dans le reportage de Capital [9], une des personnes non-binaires souhaite qu'on l'appelle Cami désormais, à des fins de neutralité. Pourtant, le prénom Camille, avec cette orthographe plus conventionnelle, est déjà neutre [22]. C'est donc bien une volonté de rompre avec une société normée, composée de prénoms ancrés dans une réalité étymologique, qui se manifeste ici [23]. Et si le changement de prénom dépend bien plus de cette volonté-là, alors le nouveau prénom occupe le même statut social qu'un surnom, que nul n'est obligé d'utiliser. D'ailleurs, imaginerait-on une quelconque légitimité à ce qu'un William exige que l'on l'appelle Bill? Le fait de le nommer William, parce que ses parents l'ont prénommé ainsi, relèverait-il d'une volonté de nuire?

§2. la fin de la démagogie autour du genre et des normes genrées

Considérer le genre comme l'expression de sa personnalité permet aussi d'avoir une relation pacifiée à ce sujet. Cela permettra notamment de faire sortir ce débat de la situation où il se trouve actuellement, c'est à dire un champ d'œufs sur lesquels il est risqué de marcher. Avoir une vision binaire des positions tenues concernant le genre relève à mes yeux de la démagogie, qui consisterait à considérer ceux qui doutent de l'existence réel du genre comme des personnes haineuses, niant l'existence physique même des personnes transgenres, et ceux qui acceptent les demandes de ces dernières comme des personnes bienveillantes, à qui cette action ne demande pas beaucoup d'effort. L'expression de sa personnalité à travers le genre provoquera en réalité une diversité de réactions, comme n'importe quelle expression de personnalité. Et là où il suffirait de brandir le droit à une vie privée séparée de la contrainte des normes «genrées», la défense de cette expression passera bien plus souvent par des considérations qui ne parleront jamais aux détracteurs d'en face.

Par ailleurs, et c'est là où la démagogie se manifeste aussi, il serait temps de replacer les normes genrées dans leur contexte historique et social, au lieu d'utiliser des arguments de mauvaise foi relativement malhonnêtes. J'aimerais donc aborder ici la question des dépliants antisexistes [24], parus en 2017 par une mère bien intentionnée. La question est intimement liée à celle du genre et des clichés genrés: son jeune garçon subit des moqueries en raison d'activités considérées comme féminines, et elle entend donc prouver par divers exemples la possibilité pour une fille «d'avoir des activités de garçon» et inversement. Le problème, c'est qu'une bonne partie des exemples témoigne d'un manque de recul et d'une attitude démagogique plutôt militante. On pourra noter que le dépliant consacré aux clichés «féminins» pourtant pratiqués par des garçons, s'attarde énormément sur la question de l'apparence, des effets de mode, presque du superficiel.

La question du maquillage chez les garçons est ainsi justifiée à travers:

- * une pratique de l'ancienne Égypte
- * de la peinture corporelle chez un groupe de hard rock et du surlignage chez un chanteur
- * une contrainte technique pour passer à la télévision
- * des peintures tribales
- * un acteur de théâtre japonais

La question du vernis, des bijoux, des robes ou des cheveux longs suit ce même schéma. Les exemples donnés sont des pratiques historiques anciennes, des civilisations non occidentales, des artistes, des contraintes techniques...A quel niveau de déconnexion en est-on pour penser que ces arguments peuvent s'appliquer dans notre société actuelle? Certes, le dépliant critiqué ici aborde d'autres notions défendues plus honnêtement, mais qui tombent sous le sens dans notre société du 21ème siècle (le droit aux hommes de pleurer, ...). Je pense que personne n'ira «traiter de femme» un homme portant une chemise hawaïenne. Pareil pour les bijoux, existe-t-il encore des enfants persuadés qu'avoir un bijou fait d'un garçon une fille? Déjà pendant ma génération, le diamant à l'oreille était répandu parmi les garçons des milieux populaires.

Après un dépliant consacré aux garçons, majoritairement tourné vers l'apparence, l'on arrive à deux dépliants consacrés aux filles, dont l'un presque uniquement dédié aux métiers que les filles pourraient pratiquer. La démagogie atteint ainsi un niveau plutôt malsain, puisqu'elle reconnaît aux filles le droit d'être pirate, de se battre, de faire la guerre, de diriger des grandes entreprises. En apparence, c'est vrai que positif d'encourager l'émancipation de la femme. Mais cela sonne néanmoins comme une vision peu subversive de la société, en maintenant des rapports humains déjà en place comme le patronat en grande entreprise ou la guerre [25]. On remarquera aussi des approximations historiques, puisqu'Ann Bonny est présentée comme l'exemple qu'une femme puisse être pirate, alors même qu'elle dut se travestir pour pouvoir être acceptée sur un bateau.

A travers ce petit détour, il est ainsi facile de voir que considérer le dualisme *enveloppe corporelle sexuée* et *personnalité* permet d'aborder la liberté d'être qui on veut de manière bien plus simple et honnête que des exemples tirés par les cheveux et pas toujours valables. Affirmer qu'un corps ne conditionne pas la personnalité me semble bien plus pertinent que d'affirmer que des activités «de fille» puissent être pratiquées par des garçons, et inversement. Cette dernière affirmation perpétue en effet la croyance en l'existence d'activités réservées aux filles et aux garçons, un peu comme une personne transgenre qui s'affirmerait par rapport à des normes qu'elle refuse mais dont elle valide inconsciemment l'existence.

§3. la mise au rebut de pratiques inquisitoires

Dans la société d'ancien régime, les différences hommes-femmes étaient extrêmement marquées. L'apparition du siècle des lumières a permis de nuancer cette différenciation, notamment avec l'accès à la culture à certaines femmes de l'aristocratie, puis de la bourgeoisie. Depuis un bon siècle, ces différences tendent à diminuer radicalement mais persistent encore dans certains pans de la société. Les années quatre-vingt et quatre-vingt dix ont ainsi été l'apogée d'une incitation à consommer «genré», mais aussi à consommer tout court. L'idée que les filles doivent jouer avec des poupées et les garçons avec des voitures est, semble-t-il, encore admise aujourd'hui par certaines familles conservatrices. Mais comme énoncé il y a une dizaine de pages, cela ne repose sur rien de légitime. Considérer que le genre, construction sociale par excellence, se manifeste de manière concrète dès l'enfance, c'est perpétuer encore une fois ces clichés. Lilie [13], à huit ans, porte ainsi souvent du rose lors de ses apparitions médiatiques, mais c'est aussi le cas d'Avery Jackson lors de sa couverture en Une de National Geographic [8]. Comment faire comprendre alors, que le rose n'est pas une couleur nécessairement féminine, si le moindre enfant de sexe masculin qui se considère fille en porte? Admettre que chacun puisse avoir une personnalité indépendante de son sexe biologique disqualifie peu à peu cette inquisition qui à tendance à s'assurer que les garçons «restent des garçons» en surjouant la virilité et les filles des filles en surjouant la maternité.

L'autre inquisition qui peut prendre fin réside dans le pendant pervers de la lutte contre la transphobie. En effet, et cela a été abordé précédemment, la question de la transphobie englobe bon nombre de comportements qui, une fois l'existence du genre relativisée comme j'ai pu le faire, apparaissent comme bien moins problématiques.

Tout d'abord, admettre l'idée que le genre ne soit que l'expression de sa personnalité devrait impliquer qu'il faille se détacher de toute question liée aux relations sexuelles. Si tu te sens plus proche de caractéristiques prétendument féminines alors que tu es un homme, il est probable qu'une femme lesbienne ne ressente pas d'attrance envers toi. Pareil dans le cas inverse, un homme hétéro ne va ressentir d'attrance, en toute logique, pour un homme qui par sa personnalité se rapprocherait de ce qu'on attend comme personnalité chez une femme.

Cette vision peut d'ailleurs être importée et adaptée dans un référentiel où la question du genre est abordée telle qu'elle l'est aujourd'hui dans les sciences sociales. L'élément de blocage qui empêcherait une relation homme hétéro et femme transgenre sera alors non pas la question des incompatibilités sexuelles (remise en cause par une partie des milieux LGBT), mais plutôt celle de la manière de voir la vie, bien trop différente pour qu'il puisse y avoir relation. Cela peut expliquer par ailleurs pourquoi, bien que biologiquement fidèle à l'orientation sexuelle des deux personnes, un homme hétéro peut ne pas être attiré par un homme transgenre, ce dernier ayant une interprétation de la vie radicalement éloignée de son hypothétique partenaire.

Au-delà de la question de l'orientation sexuelle, reste aussi des réalités biologiques qui ne suscitent plus de polémiques. Ainsi, le fait que celles qui ont leurs règles soient nécessairement des femmes biologiques, fait du terme femme un terme qui implique nécessairement d'avoir des règles, sauf anomalie biologique. C'est à peu de chose prêt l'argumentation qui a valu à JK Rowling [16] tant de mépris de la communauté LGBT, alors que cette affirmation témoignait simplement d'une différence de perception de la réalité. Là où les défenseurs de l'existence de genre voient le terme femme comme n'englobant que celles qui, nées femmes, n'estimaient pas avoir un genre différent de leur sexe biologique, l'auteure d'Harry Potter y voit un moyen de désigner toutes les femmes, y compris celles qui ont une personnalité éloignée des normes féminines.

§4. La révision des notions genrées au sein de l'administration et la société

Si vous avez lu attentivement le paragraphe sur les débats que suscitaient la notion de genre, vous aurez compris qu'il reste encore la question de la place des personnes «transgenres» dans la société, quand l'approche qui vise à confondre genre et personnalité devient majoritaire.

Tout d'abord, puisque le droit à chacun d'avoir la personnalité qu'il souhaite est reconnu, beaucoup de ces problématiques deviennent caduc. L'inscription du sexe sur la carte d'identité, pratique pour des questions notamment policières, ne donne plus l'impression qu'il y a une volonté de nier une quelconque personnalité. Il ne s'agit plus que de l'expression d'un fait biologique participant à la reconnaissance de l'individu.

La question des personnes transgenres dans le sport risque de poser plus de problème. Si l'on part du postulat que je tiens depuis deux paragraphes, à savoir que le genre est une construction dont on peut se passer, alors le sport au niveau professionnel sera divisé en fonction des conditions biologiques de chacun, et plus précisément en fonction des capacités physiques. En effet, la question de se sentir plus proche des clichés féminins ne devrait pas conférer un niveau de capacité physique égale à celui des sportives professionnelles féminines.

Enfin, bien que la question n'est plus censé se poser, on peut néanmoins envisager une mesure très simple concernant les toilettes publiques. Cette mesure peut s'appliquer dès le contexte actuel, où la vision majoritaire du genre correspond à celle défendue par la communauté LGBT. Il serait en effet possible de développer des toilettes avec uniquement des cabines individuelles. Simple et efficace.

Si l'on développe ensuite cette question sur celle des vestiaires et des toilettes dans les milieux scolaires, il me semble honnête d'admettre que le débat peut se poser. Pas tant pour les vestiaires, où il me semble normal de séparer à partir du collège les filles et les garçons (période de découverte du corps, début de la puberté, ...), mais surtout pour les toilettes dans les cours d'école, de collège

et de lycée. Peut-être faudrait-il mener des tests pour voir comment se comportent les garçons et filles.

Ainsi, dans la mesure où l'équivalent du genre est renvoyé à la vie privée, on peut estimer la disparition de bon nombre de polémiques. Il ne resterait alors plus que les assignations à des normes genrées, qui pourraient disparaître avec un traitement pragmatique et honnête dans l'éducation nationale. Pas question ici d'une «théorie du genre» où l'on forcerait les garçons à jouer à la poupée, mais d'un simple rappel du droit à sa vie privée. On forge sa personnalité dès l'enfance au contact des autres, de son expérience de la vie et des réflexions que l'on développe. L'éducation nationale devrait pouvoir encourager les enfants à assumer cette personnalité, et rappeler pourquoi pas à quel point les insultes et les moqueries n'ont strictement aucun intérêt.

Aparté sur les transformations physiques et la dysphorie de genre

Dans ce dossier, je n'ai pas souhaité m'attarder sur la question de la dysphorie de genre, pour pouvoir me concentrer sur la notion de genre en général. A cela, plusieurs raisons:

* la dysphorie correspond à un diagnostic bien précis, et tous ceux qui s'expriment en tant que transgenres ne le font pas à ce titre. L'expérience qu'ils décrivent ne correspondra pas nécessairement à la description médicale qui existe sur le sujet.

* l'article Wikipédia [26] sur le sujet, peut-être perfectible je n'en sais rien, laisse entendre que cette dysphorie dépend énormément de facteurs externes à l'enfant, dont les parents tel que je le mentionnais. Dès lors, ma conclusion sur le genre sera la même.

* Enfin, deux points sont aussi à préciser. Tout d'abord, il semblerait que la dysphorie manifestée dès l'enfance disparaisse fréquemment à l'âge adulte, ou aboutisse à un coming-out homosexuel. Ensuite, cette dysphorie se manifeste aussi parfois à travers une détresse corporelle, un rejet de son corps. Ici aussi, je ne pense pas que cela s'oppose à la conclusion que j'ai pu avoir sur le sujet. Les solutions devraient alors trouver leurs bases dans des traitements psychologiques et non pas d'ordre sociaux.

Quant aux transformations physiques, soit les opérations permettant de changer de sexe:

* il me semble tout d'abord évident que la question du pronom et du prénom ne se pose plus. Puisque physiquement il y a eu changement, il est alors logique d'attendre des changements administratifs, bien que la loi en France permette ces changements sans qu'il n'y ait opération.

* il me semble très malsain de permettre à des mineurs ce genre de transformation, y compris à partir de 16 ans. Les débats sur ce sujet font rage, certains défendent même l'idée qu'il puisse y avoir une telle chirurgie dès 12 ans, puisqu'en Californie c'est l'âge légal pour consentir à un avortement [27].

* Les conséquences d'une chirurgie de réattribution des organes sexuels sont variables selon les individus. Il est tout à fait possible que psychologiquement, la personne soit pleinement épanouie après sa transition physique. Cependant, il existe de nombreux contre-exemples, que je vais citer uniquement pour étayer le propos développé dans le dossier. Ainsi, on a le cas de Debbie [28], qui a l'impression d'avoir été mutilée, d'avoir fait une énorme erreur, après être passé d'une femme à un corps d'homme. Un autre cas, bien plus intéressant, concerne Keira (au passage, lesbienne, ce qui correspond à une situation plutôt classique), jeune femme qui plus jeune était garçon manqué, et considère avoir mal été conseillée par la clinique lors de sa transition, alors adolescente [29]. Si les bloqueurs de puberté ont des effets bénéfiques pour la santé psychologique des jeunes trans sur le court terme, le risque que cela devienne problématique sur le long terme n'est donc pas inexistant.

Il est possible de m'accuser de «*cherry picking*», soit le fait de prendre des faits qui m'arrange et de ne pas parler de toutes les situations où cela irait mieux. Certes, mais le risque qu'il y ait un regret après des opérations plus ou moins irréversibles est bien là. Comme j'ai déjà pu laisser l'entendre, ce qui est prit pour une dysphorie de genre débouche parfois sur la reconnaissance d'une orientation

sexuelle non hétéro. Cela explique d'ailleurs pourquoi il existe quelques fois un conflit entre féminisme lesbien et féminisme transactiviste.

La question de la transition physique fera toujours débat, encore plus pour les enfants. Certains spécialistes ont à cet effet produit des écrits sur ce sujet, établissant un certain nombre de réserves à avoir et de précautions à prendre [30]. Je ne souhaite pas me prononcer formellement sur la question, hormis sur la nécessité d'avoir la majorité.

Dernière petite conclusion:

La question du genre est et restera extrêmement complexe, car elle compte dans ses enjeux des taux de tentatives de suicide plutôt élevés (bien que difficilement rattachables au mal-être trans exclusivement), des violences psychologiques, des changements administratifs majeurs et des exigences envers autrui plutôt sensibles. Une multitude de facteurs semble peser dans la balance, pour conduire une personne à se sentir d'un genre différent de son sexe biologique. Les chiffres ont déjà prouvé une importante proportion de personnes autistes par exemple [31].

Écrire ce dossier est un moyen pour moi de développer une pensée complète sur le sujet, mais aussi de montrer qu'il n'est pas question de haine, de rejet ou de négation d'identité. Il s'agit juste de montrer qu'au même titre qu'on ne peut exiger d'un croyant qu'il croit en un autre dieu que le sien, on ne peut exiger d'une personne qu'elle confirme un concept sur lequel elle n'a pas la même vision. Le fait de ne pas partager cette vision du genre ne fait pas de moi un transphobe, juste quelqu'un en désaccord.

Avec ce dossier, j'ai aussi entendu soulever la question du genre d'une manière plus générale, notamment des clichés genrés. La posture que j'ai entendu défendre ici est une position pragmatique que j'ai de longue date. En effet, j'ai toujours estimé qu'il fallait pouvoir être libre de ses loisirs, de ses goûts et passions artistiques. Je serai donc aussi de ceux qui plaident pour la suppression des clichés genrés. Néanmoins, cela ne veut pas dire pour autant forcer la main aux enfants à aller vers des loisirs radicalement différents de ce qui est traditionnellement attendu d'un garçon ou d'une fille. On tombe alors dans les mêmes travers de perpétuation de clichés infondés pour la plupart, désuets pour d'autres. Enfin, on ne m'enlèverait pas à l'idée que tout ces débats sont profondément liés au capitalisme et à la société de consommation, j'en veux pour preuve ces éternels disputes élèves/professeurs sur les vêtements et le maquillage. Et en effet, si rien n'empêche un garçon de se maquiller, on pourra quand même déplorer que ceux qui se font les porte-paroles de cette pratique sont souvent des représentations parfaites de l'influenceur instagrammeur promoteur de marques et du superficiel. Mais ce ne sont là que des opinions personnelles, et je pense qu'il y a bien plus important comme enjeux politiques.

Sources:

[1] <https://gallica.bnf.fr/essentiels/anthologie/declaration-droits-femme-citoyenne-0>

[2] <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mukhannathun>

[3] <https://theconversation.com/les-hijras-une-communaute-transgenre-en-voie-de-disparition-106412>

[4] <http://www.slate.fr/story/46743/hijras>

[5] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k41690g.texteImage>
<https://unsansculotte.wordpress.com/2013/11/25/sieyes-et-la-citoyennete-des-femmes/>

[6] <https://www.lci.fr/population/tarn-vague-de-soutien-pour-alexis-un-lyceen-d-albi-convoque-a-cause-de-son-maquillage-2113594.html>

[7] <https://www.rtl.fr/actu/international/5-ans-elle-interpelle-gap-et-demande-des-vetements-moins-genres-7787953570>

[8] <https://www.nouvelobs.com/l-histoire-du-soir/20161224.OBS3059/avery-jackson-9-ans-nouveau-symbole-de-la-cause-transgenre-et-nouvelle-cible-des-trolls.html>

[9] <https://www.programme-television.org/news-tv/Zone-Interdite-M6-Ophelie-Meunier-s-interesse-aux-personnes-qui-ne-se-sentent-ni-homme-ni-femme-4667882>

A noter que ce reportage n'a pas bonne presse auprès des personnes concernées, et je peux le comprendre. Pour l'avoir visionné en entier pour les besoins de ce dossier, je trouve que les grosses ficelles de la télé sont très visibles et ce sujet a clairement été orienté pour des questions d'audiences. Un reportage du groupe M6 quoi.

[10] <https://www.youtube.com/c/HParadoxa/videos>

[11] <https://www.youtube.com/watch?v=4bfqmlBpwbo>

[12] <https://www.justice.fr/fiche/choix-prenom-enfant>

[13] <https://www.ladepeche.fr/2021/03/10/letat-civil-refuse-que-lilie-enfant-transgenre-de-8-ans-change-de-prenom-9419630.php>

[14] https://fr.qaz.wiki/wiki/Hannah_Mouncey

[15] les exemples sur le sport sont tirés principalement de ce thread: [Photos, Histoire & Thread sur Twitter : "CeCe Telfer née Craig Telfer fait 57.53 secondes aux 400m haie et pulvérise le record universitaire féminin des États-Unis. Avant traitement hormonal en 2018 elle ne figurait pas parmi les 200 meilleurs coureurs hommes universitaires. https://t.co/MDwMKFqJML" / Twitter](#) mais il est très facile de trouver des articles confirmant ces dires, notamment dans le domaine du cyclisme.

[16] <https://www.20minutes.fr/arts-stars/culture/2794419-20200607-transphobie-pourquoi-k-rowling-fait-objet-centaines-milliers-tweets-dimanche>

[17] https://www.liberation.fr/societe/2014/03/02/faut-il-bruler-le-club-des-cinq_983965/

[18] https://www.lemonde.fr/cultures-web/article/2014/05/20/pas-completement-humains-la-vie-en-ligne-des-therians-et-otherkins_4410306_4409029.html

[19] <https://editions.flammarion.com/le-loup-dans-la-bergerie/9782081433342>

Très bon livre de JC Michea, que je conseille.

[20] https://fr.wikipedia.org/wiki/Rachel_Dolezal

[21] <https://books.google.fr/books?id=aGABbawLyXUC&hl=fr>

[22] peut-être faut-il le préciser, mais Camille sert à prénommer des hommes (Camille Saint-Saëns) et des femmes (Camille Claudel), au même titre que Claude par exemple (Claude François et Claude Gensac)

[23] et avant qu'on me sorte un argument historique fallacieux, oui, l'orthographe des prénoms a toujours été hasardeuse en dépit de leur origine. Les prénoms tels qu'ils sont écrits dans les actes paroissiaux par exemple dépendent beaucoup du niveau de maîtrise du latin de celui qui les écrit, et de la manière dont il entend l'écrire. Pour autant, le prénom donné l'est parce que les parents se sont fondés sur un prénom déjà existant, sorte d'entité fictive à l'orthographe bien précise.

[24] <https://mamanrodardec.com/2017/09/08/pour-les-petits-garcons-puissent-etre-et-aimer-ce-quils-veulent-sans-queron-les-emmerde/>

[25] je sais bien que ces dépliants sont réservés aux enfants, et qu'il s'agit là de défendre le droit aux petites filles de jouer à la guerre ou aux pirates comme les petits garçons. Mais indirectement, le message renvoyé est discutable.

[26] [Dysphorie de genre chez les enfants — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

[27]

https://www.medecinesciences.org/en/articles/medsci/full_html/2018/07/msc180155/msc180155.html

[28] <https://www.closermag.fr/vecu/temoignages/vingt-ans-apres-elle-regrette-sa-transition-et-veut-redevenir-une-femme-1054033>

Bon la source vaut ce qu'elle vaut ; je pense que les informations données dedans sont vrais. Méfiance cependant.

[29] <https://www.juristespourlenfance.com/2020/03/05/un-jeune-tansgenre-de-23-ans-attaque-en-justice-clinique-qui-a-opere-sa-transition-car-il-regrette-cette-decision-prise-pendant-son-adolescence/>

[30] https://www.oedipe.org/sites/default/files/appel_de_lobservatoire_26_fevrier_2021.pdf
Cet appel contient de nombreuses pistes philosophiques sur le sujet.

[31] Sur ce point-là, deux articles abordant cette hypothèse:

<https://www.fr24news.com/fr/a/2020/08/les-personnes-transgenres-sont-plus-susceptibles-detre-autistes-revele-une-etude.html#:~:text=FR24%20News%20France-,Les%20personnes%20transgenres%20%C2%AB%20sont%20plus%20susceptibles%20d,%C3%AAtre%20autistes%20%C2%BB%2C%20r%C3%A9v%C3%A8le%20une%20%C3%A9tude&text=Les%20adultes%20transgenres%20sont%20jusqu,de%20naissance%2C%20affirment%20les%20chercheurs.>

<https://dailygeekshow.com/lien-autisme-question-genre/>

Si vous êtes arrivés jusque là, bravo, vous avez essayé de vérifier que je n'inventais rien. Sachez que pour l'édification de ce dossier, j'ai collecté bon nombre d'informations. Je n'ai pas pu tout traiter, notamment aborder toutes les vidéos vues à l'occasion. Pour des raisons de contraintes temporelles, j'ai préféré me concentrer sur internet pour chercher les articles. J'assume parfaitement ce parti pris, loin des ouvrages et de la recherche purement scientifique. Mon dossier se veut avant tout politique et philosophique, j'ose espérer qu'il aura approché cet objectif.